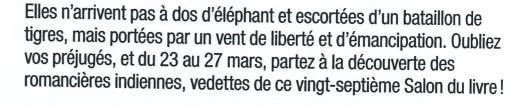
Jasmin

19 mars 2007

La femme est l'avenir de l'Inde



oilà belle lurette que la littérature indienne ne se résume plus aux œuvres de Tagore et autre Rushdie. Si à l'instar de nos féministes brûleuses de soutien-gorge, les Indiennes n'immolent pas encore leurs saris, elles sont capables de fignoler des textes incandescents.

Prenez Abha Dawesar. Diplômée d'Harvard de 33 ans, elle est l'auteur de *Babyji* (éd. H. d'Ormesson), roman sur l'initiation d'une lycéenne de Delhi passionnée de sciences physiques.

Safran et odeur de souffre

Babyji se lance avec le même succès dans l'étude de la thermodynamique et dans trois aventures simultanées (avec sa bonne, une camarade de classe et une femme divorcée). « Aujourd'hui, les jeunes femmes font des études pour devenir indépendantes économiquement et dans leur vie personnelle. Sur ce point, il y a un océan entre ma génération et celle de ma mère », témoigne la romancière. Dans ce pays encore « si prude que mêmes dans leurs campagnes contre le sida, les autorités n'osent pas utiliser le mot sexe », la sulfureuse Dawesar est devenu une icône, seul écrivain à avoir été distingué par le India Times (le journal de référence en Inde) dans sa liste annuelle de jeunes talents.

Si l'odeur du soufre, même mêlée de safran, vous rebute, penchezvous sur *Question de temps* de Shashi Deshpande (éditions Picquier). A travers la longue marche vers l'indépendance de Sumi, héroïne de ce livre abandonnée par son mari, vous découvrirez un magnifique roman familial.

Mais pour se plonger dans l'Inde moderne et urbaine, rien ne vaut *L'Eléphant et la Maruti* (Picquier). La romancière Radhika Jha y décrit la vie à Delhi en trois nouvelles. La grâce y côtoie la cruauté, comme dans l'histoire de ce gardien de parking successivement dépouillé par la police, violé par son patron et sauvé par un éléphant. Ou comme dans le récit du mariage de Barra, coureuse invétérée et reine du Tout-Delhi, dont le parfum transforme le fiancé en fétichiste accompli.

Car, à l'image de ladite Bara, la femme moderne indienne supplante l'épouse soumise traditionnelle. C'est du moins ce qui ressort à la lecture d'*Une nuit@ thecallcenter* de Chetan Bhagat (Stock). Son livre est un tableau hilarant de la vie dans ces fameux centres d'appel délocalisés où nous avons tous, un jour, échoué.

Globalement, on y flirte et vanne comme dans la série *Friends*, entre deux coups de fil d'Occidentaux incapables de saisir les subtilités de leur micro-ondes.

Le cinéma bollywoodien dans le sari de la tradition

Curieusement, pendant que la littérature agite le drapeau du progressisme, le cinéma bollywoodien se drape toujours dans le sari de la tradition, comme le raconte Shashi Tharoor dans Show business (Points Seuil). Heureusement. certains films font exception. Ceux de Mira Nair (Kama-sutra), qui présentera The Namesake, sa dernière œuvre, en France (le 25 mars, au Festival international du film de femmes de <u>Créteil</u>). Ou encore Chokher Bali, qui traitait la question particulièrement sensible des veuves, et ressort justement en DVD (éd. Bodega films). L'occasion d'admirer Aishwarya Rai. Talentueuse, instruite et indépendante, l'actrice la plus célèbre du pays n'est-elle pas aussi une splendide incarnation de l'Indienne d'aujourd'hui?

Alexis Brocas

Le Salon du livre en pratique

Du 23 au 27 mars, de 9 h 30 à 20 h (fermeture à 22 h les 23 et 27). Journée professionnelle, le 26. Porte de Versailles (Paris-Expo, Hall 1). **Entrée : 5 €.** Infos : www.salondulivreparis.com

d'Ile-de-France / N° 978

Edition 8 mars 2007

FEMMES EN FESTIVAL

Elles nous en mettent plein les yeux



VAL-DE-MARNE / Ça fait 29 ans que Créteil devient aux premiers jours de printemps une vitrine pour les réalisatrices du monde entier. Le Festival international de films de femmes est, cette année, placé sous le signe des désirs, du respect et du cinéma britannique.

la Maison des Arts de Créteil où il réside, le Festival International de Films de Femmes organise depuis 29 ans une manifestation annuelle, pour permettre de découvrir les réalisatrices de tous les pays. Avec cette année la présentation de plus de 150 films venus de 30 pays, ce lieu pri-



WASP (2003), court-métrage d'Andréa Arnold (Grande-Bretagne)

vilégié d'exposition des réalisatrices de fiction, documentaires et courts métrages, est la seule manifestation professionnelle internationale d'envergure sur un cinéma d'auteures. « Par l'image et le cinéma, les réalisatrices parviennent à transgresser les stéréotypes transmis par l'éducation et les traditions, constate Jackie Buet, présidente du festival. Ce qui nous intéresse c'est ce nouveau regard qu'ont les réalisatrices qui s'émancipent en prenant comme mode d'expression l'image. »

Le Festival de Films de Femmes de Créteil 2007 s'est placé sous le signe des désirs, du respect et du cinéma britannique. Un panorama de

54 films portera une réflexion sur l jeune génération des réalisatrices d Royaume-Uni, qui peine à faire car rière. Si l'on excepte quelques fi gures connues comme Sally Potter Gurinder Chadha, le Collecti Amber ou Sandra Lahire, qui or déjà réalisé plusieurs films, le femmes ont aussi des difficultés réaliser. Cette année, Charlotte Ran pling sera l'ambassadrice et marra ne. A travers son autoportrait qu prolonge notre invitation de 1995 elle déclinera les chemins croisés d sa vie et du cinéma avec un choix d huit films qui révèlent son audac aux cotés de jeunes réalisateurs te que François Ozon et Antoine c Caunes. Une rétrospective de la c néaste indienne Mira Nair est égale ment au programme avec, en avan première, son dernier film.

O Du 29 mars au 1° avril, Maiso des Arts de Créteil, place Salvado Allende.Tél.: 01 49 80 38 98 www.filmsdefemmes.com



5 mars 2007

La Goutte d'Or au féminin

Rencontre artistiques pour fêter le 8 mars dans ce quartier populaire de Paris.

minata Traoré, Sokhna Fall Ba. pouvait-on rêver plus belles marraines pour ce quatrième Festival au féminin? L'une, ancienne ministre de la culture du Mali est la militante féministe et altermondialiste que l'on sait. L'autre ànime et coordonne l'association de Solidarité des femmes Immigrées de la Goutte d'Or. Leur présence ne pouvait manquer d'enrichir un festival dont le fondateur, Khalid Tamer rappelle qu'il « prend ses racines dans la vie quotidienne du quartier de la Goutte d'Or », tout en élargissant son horizon à la construction « d'une démarche vers un monde que l'on rêve (...) un monde de femmes et d'hommes porteurs de poésie.

En collaboration avec le Lavoir moderne parisien, l'Olympic café, l'Institut des cultures musulmanes et en association avec le Festival international du film de femmes de Créteil, ce festival pluridisciplinaire dédié à la création artistique féminine (exposition, musique, théâtre, danse, clown, projection, lectures, ateliers, débats...), la quatrième édition du Festival au féminin porte un regard sur des femmes et des guerres... guerres meurtrières, combats quotidiens, individuels et personnels, pour la survie, l'émancipation, la liberté, la paix...

La compagnie Graines de soleil, à l'initiative de cette manifestation, don-

nera ainsi un atelier théâtre, « paroles de femmes », un parmi les 25 spectacles proposés par le festival, qui exposera également les œuvres de Michèle Maurin, photographe, et Souad Attabi, peintre.

Jusqu'au 10 mars:
Lavoir moderne parisien:
35, rue Léon 75018 Paris. Olympic Café:
20, rue Léon 75018 Paris.
Institut des cultures musulmanes:
19-23, rue Léon, 75018 Paris
Centre Mathis 15, rue Mathis
75019 Paris. Informations:
cie Graines de soleil, 01 46 06 08 05
et www.grainesdesoleil.com

Ia Crous

VENDREDI 23 MARS 2007



PORTRAIT

Les femmes cinéastes lui doivent beaucoup



Jackie Buet Directrice de festival

Cofondatrice en 1979 du Festival international de films de femmes, Jackie Buet défend, depuis bientôt trente ans, le travail de réalisatrices du monde entier et entend mieux les faire connaître

Fille d'une épicière et d'un menuisier, née en 1947 à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), Jackie Buet doit son attachement au 7° art à sa mère, qui l'accompagnait, enfant, à la séance du dimanche d'un cinéma art et essai, implanté dans son petit village breton. Diplômée de l'École normale, adepte de la pédagogie Freinet, attentive à la politique de démocratisation de la culture prônée par André Malraux, l'enseignante décida d'«aller plus loin» après dix ans d'éducation nationale. L'intensité d'un engagement militant, la lutte pour la condition des femmes, dans le sillage de 1968 et de cette passion d'enfance ont naturellement conduit Jackie Buet à les unir en un même projet.

En 1979, en compagnie d'Élisabeth Tréhard, alors directrice d'un centre culturel à Sceaux (Hauts-de-Seine), l'ancienne enseignante, reconvertie dans la direction de projets culturels, fonde le Festival de films de femmes, qui s'ancrera quelques

années plus tard à Créteil (Valde-Marne). Unique au monde, la manifestation promeut depuis 29 ans un cinéma d'auteur exclusivement accordé au féminin. « Dans les années 1970 à Berlin, nous avons découvert des réalisatrices allemandes. comme Jutta Brückner, qui n'arrivaient pas à se faire connaître hors de leurs frontières, se souvient-elle. Puis d'autres en Suède, au Canada... L'idée du festival a germé. En 1979, la première programmation était assez anglo-saxonne, mais le succès fut immédiat. » Au fil des ans, le rendezvous, passé de 2000 spectateurs à sa création à 35 000 aujourd'hui, s'impose comme une rencontre attendue pour les réalisatrices, qu'elles soient européennes, américaines, asiatiques ou africaines.

Le festival, pour autant, draine un public dont la mixité (60 % de femmes, 40 % d'hommes) s'inscrit dans la moyenne de fréquentation des événements culturels.

En dépit de la voie ouverte en France par Agnès Varda, suivie par quelques autres (de Coline Serreau à Tonie Marshall en passant par Chantal Ackerman ou Catherine Breillat), le métier de cinéaste reste difficile d'accès pour les femmes. «Plus que la sensibilité ou le regard, il me semble que ce que bousculent les réalisatrices, c'est une certaine hiérarchie des images, note la directrice du festival. Elles montrent, sans les idéaliser, des moments de crise ou de rupture. C'est cela qui nous touche, »

ARNAUD SCHWARTZ

Le Dauphiné Libéré

Mardi 23 janvier 2007

À VEYNES À PARTIR DE JEUDI Festival "Grandir", avec le Fourmidiable

L'enfance, ici et ailleurs

BUËCH Ils étaient restés sur un réveillon du 31 décembre particulièrement réussi: les membres du Fourmidiable reprennent du service à partir de jeudi, pour un festival qui reprend leur grand thème de cette année 2007, l'enfance.

"Grandir, des histoires d'enfances" propose, durant trois jours, exposition, rencontre, et projections de films. Un ensemble de rendez-vous qui nous incite à «garder ouverte la possibilité de grandir... dans un monde qui nous rend souvent petit» expliquent les organisateurs.

Organisé autour du cinéma et de films «montrant l'enfance ici, et ailleurs», le festival pose une question: "Qu'est-ce qu'être un enfant aujourd'hui, dans le monde?". Et, en parallèle, se pose le problème du rapport à l'adulte: qu'est-ce que l'enfant lui apporte, et qu'est-ce que l'adulte lui doit?

Vaste sujet que quatre films et diverses animations vont tenter de soulever...

De Créteil à Veynes

C'est en collaboration avec le Festival international de films de femmes de Créteil que le Fourmidiable a organisé ces soirées-cinéma.

Depuis 29 ans, ce Festival de Créteil participe au rayonnement de la création cinématographique des femmes. L'engagement du festival est de soutenir toutes les réalisatrices et vidéastes. À son échelle, le Fourmidiable a décidé de contribuer à la diffusion de ces œuvres, et d'en ouvrir l'accès au plus grand nombre.

Sonia Bressler, co-organisatrice à Créteil, a donc participé à la programmation de "Grandir". Elle sera présente tout au long de la manifestation.

Le programme

- JEUDI 25 JANVIERSoirée d'ouverture à 20h au cinéma Les Variétés. Vernissage de l'exposition "Histoire d'enfances" de Sonia Bressler. Docteur en philosophie, rédactrice en chef de la revue Res Publica, chef d'édition pour le quotidien l'Humanité.... et photographe, Sonia Bressler explique: «Ces photographies ont été prises sur le vif dans deux pays très différents, le Népal et le Kosovo. Deux situations géographiques distinctes, mais deux réalités qui se rejoignent: une grande misère. Porteurs d'espoir, les enfants sont les premières victimes de guerre. J'ai choisi de témoigner, de capter des instants magiques, de jeux, de curiosité partagée».

La soirée se poursuivra avec la projection de "Amina ou la confusion des sentiments", documentaire de Laurette Mokrani (54'), qui suit une jeune femme algérienne de 15 ans arrivée huit ans plus tôt en France, et qui entame une brillante carrière au théâtre. Cet été là, c'est le premier retour sur les lieux de

son enfance, en Algérie.

Autre projection ce même soir: "La dernière classe de Gilbert Banneville", d'Ariane Damain Vergallo (documentaire, 54'), à 21h45. Ou l'histoire, dans un collège de Basse-Normandie, de Gilbert Banneville, professeur de français, qui vit ses derniers

mois d'enseignement avant de prendre sa retraite.

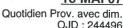
- VENDREDI 26 JANVIERÀ 20h30: "Na Cidade Vazia", un film de Maria Joao Ganga (Angola, VO). Fuyant la guerre civile, un groupe d'enfants atterrit à l'aéroport de Luanda. Dès son arrivée, N'dala s'échappe et part à la découverte de la ville. Orphelin de guerre, il chemine dans une ville à la dérive et imagine revenir sous les cieux de sa province d'origine pour y retrouver ses parents défunts...

- SAMEDI 27 JANVIERÀ 16 heures à la MJC, rencontre avec Sonia Bressler pour

"Une éducation à l'image".

À 20h30: "Balordi", de Mirjiam Kubescha (Italie, documentaire, 2005). Le château Volterra, chef-d'œuvre de la Renaissance, abrite actuellement une prison de haute sécurité. Prince, Nicola, Vincenzo, Sabino et Adamo parlent de leurs vies, avant et après leur arrestation. EN PRATIQUE Projections au cinéma Les Variétés. Pass en prévente: 3 séances (4 films) pour 10€. Une séance: 4€. Le Fourmidiable, Café du Peuple, 33 rue Jean Jaurès, 04 92 43 37 27.

CALENDRE ISABELLE



LES ISLES CORDEES 38913 VEUREY CEDEX - 04 76 88 71 00

le dauphinē

Surface approx. (cm²): 149

Page 1/1

CINÉMA Tournage d'un court-métrage à Tréminis et demain à Grenoble

Le Trièves séduit"La fille du boulanger"

TRÉMINIS Une chronique cinéma qualifiée de "boulangère" en vertu d'un dénominateur commun aux quatre courts-métrages qui la composeront : chacune a pour épicentre une boulangerie. C'est en commençant par le quatrième _ "La fille du boulanger" _ que la réalisatrice Claudine Bourbigot et son équipe d'une vingtaine de personnes ont rallié Tréminis, village du bout du monde. Autrement dit un cul-de-sac dans le Trièves. Paysage magnifique, calme champêtre et, merveille, une boulangerie abandonnée et dotée d'une grande vitrine, élément de décor indispensable au scénario.

Scénario qui, sans doute faut-il le rappeler, est lauréat du Festival du film de femme de Créteil et aussi du Festival du court-métrage de Grenoble, ce qui vaut à l'Isère ce tournage. Ce dernier prix impose en effet un tournage local et le "local, ce sera aussi, samedi, la place de la Gare et Minalogic à Grenoble.

L'équipe de repérage aura parcouru des centaines de kilomètres à la recherche de la boulangerie idéale. Rien qui convienne...

peut-être quelque chose dans la banlieue grenobloise mais des propriétaires réfractaires au cinéma... et finalement le hasard.

"Un village à la Prévert"

Une main s'est levée dans une pizzéria, du côté de La Mure, et une interpellation : "Moi, je connais une boulangerie qui irait". Il a fallu la rénover beaucoup mais aucune retouche pour le village. "Un village à la Prévert . Il avait un sens aigu du décor", a apprécié la réalisatrice après avoir assuré : "Les gens, ici, sont charmants, délicieux".

Un instant, ces habitants ont vécu un fol espoir : ces travaux dans la boulangerie signifient-il le retour prochain d'un boulanger qui réactivera le four à bois du début du siècle ? Non, mais ils ont jusqu'à ce soir le plaisir d'un peu d'animation. Avec la perspective de voir le village à la télé l'automne prochain, sur France 2 qui a pré-acheté "La fille du boulanger".

La fille du boulanger ? "La relation de confiance entre une jeune femme libre et pleine d'amour et son père. Elle choisit cette journée pour lui annoncer qu'elle a une

relation avec une femme et qu'elle veut avoir un enfant", explique la réalisatrice avant d'évoquer les nombreux plans séquences qui structureront le film.

Les actrices Sophie Forte et Céline Hilbich en seront les personnages. Joseph Cohen-Sabban sera le boulanger. Un drôle de boulanger puisque drôle de comédien que cet avocat pénaliste plus habitué aux assises qu'aux plateaux de cinéma.

Repéré par la réalisatrice séduite par une plaidoirie, il a accepté et son moment de bravoure, un long soliloque, c'est demain à Grenoble.

GOSA MARIE AGNES

VENDREDI 23 MARS 2007

www.leparisien.com

N° 19452

FESTIVA

ent quarante films de femmes

ront aussi projetés des films réalisés par des Espagnoles et des Nantaises. A 29e EDITION du Festival infemmes s'ouvre aujourd'hui à ternational de films de couvrir fictions, documentaires et satrices venues de tous les pays. Le cinéma britannique est à l'honneur Créteil (Val-de-Marne) sur un copieux programme de 140 films. L'occasion, aux portes de Paris, de décourts-métrages tous signés de réalicette année, avec Charlotte Rampling pour marraine. Films, exposiions, débats et rencontres serviront, comme toujours, les thèmes conducteurs retenus — le respect et les désirs — pour un festival qui depuis trente ans met l'accent sur le travail et la condition des femmes.

C'est donc naturellement que Martions publiques et du contact avec le public, propose de découvrir le travail de réalisatrices amateurs de Créteil au stand Vidéos Femmes. Cindiffusés à la demande du public : ils ont été réalisés par des femmes des quartiers sur des sujets aussi divers 'âge. « Ce travail fait partie des actine Delpon, responsable des relaquante films d'une minute seront que les déplacements, les joies ou

avec ces réalisatrices, qui livrent un Maison des arts et de la culture, travail original et touchant. place Salvador-Allende. Jusqu'au I'r avril. tière de sensibilisation et d'initiation Martine Delpon. Dix ans que cette tions menées toute l'année en maqui ne fait pas forcément la démarche d'aller au cinéma », explique femme dynamique mène son action culturelle dans les quartiers. Une est prévue le samedi 31 mars à 16 heures, au cours de laquelle seà l'image. Le but : toucher un public séance de projection de ces vidéos

Tél. 01.49.80.38.98. Site Internet : Tarif: de 2,30 à 7 €. Certaines manifestations sont gratuites. www.filmsdefemmes.com. Créteil (Val-de-Marne). Mº Créteil-Préfecture.

CARÈNE VERDON



séance sera suivie d'un débat

Martine Delpon est à l'origine de Vidéos Femmes, des films réalisés par des habitantes de Créteil. Ils seront présentés dans le cadre du festival, dont la marraine est Charlotte Rampling (à gauche). (LP/C.V. ET KEITH HAMSHERE.)

à ne pas rater Les toiles

« Màs tango », d'Anja La projection sera suivie d'une bel est un documentaire qui dresse un portrait émouvant du tango en Argentine aujourd'hui. Hansmann et Sebastian Schnadémonstration et d'une initia-Dimanche, à 16 heures. tion au tango

Bombay!» sera rendu lors de ce festival. Cinq de ses films seront projetés, dont, en avant-pre-mière et en sa présence « The la réalisatrice indienne qui s'est fait connaître grâce à « Salaam Un hommage à Mira Nair, Namesake ». ■ « Yes », de la Britannique Sally Potter: l'histoire d'une passion entre un homme du Moyen-Orient et une femme américaine, sur fond de pro-blèmes religieux et politiques. Jeudi 29 mars, à 21 heures.

Dimanche, à 21 heures.

La Chronique d'Amnesty International

Mars 2007

Femmes blessées

Dans le cadre du 29° festival international de Films de femmes de Créteil sera présentée l'exposition « Blessures de femmes ». Rencontre avec la photographe Catherine Cabrol qui a réalisé vingt magnifiques portraits, en noir et blanc.

Pourquoi avez-vous souhaité rencontrer ces femmes?

J'ai voulu agir après la mort de Marie Trintignant, essayer de lui donner un sens. Par le biais d'associations, j'ai rencontré ces femmes victimes de maltraitances diverses, viols, incestes, violences conjugales, prostitution forcée, esclavage moderne... Avant de les prendre en photo, j'ai eu de longues conversations avec chacune d'entre elles. Elles m'ont expliqué leur parcours. Avec la plupart, je suis restée en contact. J'essaie de profiter de mon statut de photographe pour être leur porte-parole, les aider en exposant dans les mairies, en rencontrant les élus, « particulièrement » à l'écoute en cette période électorale! Il faut prendre leurs promesses à la lettre.

Comment ont réagi ces femmes blessées à l'idée d'être prises en photo?

Je me souviens qu'une jeune fille de 20 ans, battue par le père de ses enfants, a « flippé » un peu avant la prise de vue à cause des pressions de son entourage. Elle a finalement accepté en se rendant compte qu'elle posait là un acte personnel, un choix. Ces femmes étaient fières car je les rendais belles. J'ai pris le parti de ce regard positif. À chaque fois, on leur a soumis les textes et les photos.

Pourquoi ce choix du noir et blanc?

Je souhaitais des photos graves en évitant le tragique. Il fallait aussi gommer les différences liées aux vêtements, à l'artifice, et je trouve que le noir et blanc nivelle le social. Ce travail photographique m'a réveillée. J'ai compris qu'il faut se mêler de ce problème de maltraitance des femmes.

PROPOS RECUEILLIS PAR AURÉLIE CARTON

Blessures de femmes, du 23 mars au 1° avril à la Maison des Arts, place Allende, Créteil. Le programme du festival sur le site http://www.filmsdefemmes.com



CATHERINE CABROL

Les Echos

8 mars 2007

Elles nous en mettent plein les yeux



VAL-DE-MARNE / Ça fait 29 ans que Créteil devient aux premiers jours de printemps une vitrine pour les réalisatrices du monde entier. Le Festival international de films de femmes est, cette année, placé sous le signe des désirs, du respect et du cinéma britannique.

Par Myriam Léon

la Maison des Arts de Créteil où il réside, le Festival International de Films de Femmes organise depuis 29 ans une manifestation annuelle, pour permettre de découvrir les réalisatrices de tous les pays. Avec cette année la présentation de plus de 150 films venus de 30 pays, ce lieu pri-



WASP (2003), court-métrage d'Andréa Arnold (Grande-Bretagne)

vilégié d'exposition des réalisatrices de fiction, documentaires et courts métrages, est la seule manifestation professionnelle internationale d'envergure sur un cinéma d'auteures. « Par l'image et le cinéma, les réalisatrices parviennent à transgresser les stéréotypes transmis par l'éducation et les traditions, constate Jackie Buet, présidente du festival. Ce qui nous intéresse c'est ce nouveau regard qu'ont les réalisatrices qui s'émancipent en prenant comme mode d'expression l'image.»

Le Festival de Films de Femmes de Créteil 2007 s'est placé sous le signe des désirs, du respect et du cinéma britannique. Un panorama de

54 films portera une réflexion sur la jeune génération des réalisatrices du Royaume-Uni, qui peine à faire carrière. Si l'on excepte quelques figures connues comme Sally Potter, Gurinder Chadha, le Collectif Amber ou Sandra Lahire, qui ont déjà réalisé plusieurs films, les femmes ont aussi des difficultés à réaliser. Cette année, Charlotte Rampling sera l'ambassadrice et marraine. A travers son autoportrait qui prolonge notre invitation de 1995, elle déclinera les chemins croisés de sa vie et du cinéma avec un choix de huit films qui révèlent son audace aux cotés de jeunes réalisateurs tels que François Ozon et Antoine de Caunes. Une rétrospective de la cinéaste indienne Mira Nair est également au programme avec, en avantpremière, son dernier film.

O Du 29 mars au 1" avril, Maison des Arts de Créteil, place Salvador-Allende.Tél.: 01 49 80 38 98 www,filmsdefemmes.com

29° Festival International ms de femmes CRETELL Les politiques face aux LGBT

ES TEMPS FORTS DU FESTIVA

Tette année dix longs métrages fiction (7 Union européenne, 1 Australie, 1 Canada, 1 Russie) étaient en compétition. Parmi eux citons plus particulièrement, le très émouvant Call me Mum, un drame construit plutôt comme un documentaire qu'une fiction mais qui a le mérite de nous remettre en mémoire le sort qu'ont subi certains arborigènes arrachés de leur famille lorsqu'ils étaient nourrissons ; Pleasants moments, film ironique et plein d'humour où plusieurs personnes plus ou moins paumées gravitent autour d'une psy finalement dépassée ; Finn's girl qui met en scène une toubib lesbienne chercheuse dont la compagne Nancy, décédée, lui a laissé sa petite fille Zelly. La faiblesse du film (très convenu) est d'avoir multipié les thèmes et d'en avoir traité aucun à fond. Dommage! How is your fish today? film subtile qui se détachait nettement de tous les autres en ce qui concerne l'originalité du propos et la réalisation. Enfin le jubilatoire et féroce Shoot the messenger qui conte le cheminement d'un jeune noir qui devient prof pour aider sa propre communauté: un parcours douloureux qui débouche sur la découverte de lui-même.

En compétition également dix longs métrages documentaires (7 Union européenne, 1 Canada, 1 Corée, 1 Turquie) qui pour la plupart montrent des combats divers menés par les femmes et les hommes pour accéder à la liberté et à un certain bien être : *Dialogues in the dark* où des femmes turques parlent de ces concepts absurdes d'honneur, de honte qui les mènent souvent à la mort. Le pays est donc encore loin de satisfaire aux critères exigés pour entrer dans l'Union européenne!

Enemies of happiness, le combat d'une femme afghane de 27 ans qui se présente aux élections afin de lutter contre les Taliban et risque sa vie au quotidien. Magnifique et bouleversant! Resistencia, très long documentaire qui relate le plus long conflit de travail qui eut lieu en Espagne en 1993; Figner, the end of a silent century, un parallèle entre la Russie d'hier et la Russie d'aujourd'hui, un homme qui se penche sur son passé, un film savamment construit et qui a demandé cinq ans de travail à la réalisatrice.

Egalement en compétition 30 court métrages documentaires (22 Union européenne, 1 Australie, 1 Canada, 1 USA, 1 Inde, 1 Israël, 1 Russie, 1 Sénégal, 1 Suisse). Grande diversité de genre : Même pas mort, cruel jeu d'enfans, Perds pas la boule ou quand une dompteuse de fauves redonne vie à un dompteur paumé, La promenade au sujet assez pénible mais... Magic Paris, du danger de s'envoyer en l'air sans retenir l'adresse où l'on a atteri, Les hommes s'en souviendront, la caméra suit Simone Veil se préparant chez elle à entrer dans l'arène de l'Assemblée Nationale pour défendre la loi sur l'IVG : intéressant mais vraiment trop court; Embrace me, deux adolescentes face à face qui ne cherchent pas la même chose; Deweneti, l'histoire d'un jeune garçon de 7 ans qui mendie dans les rues de Dakar et va, avec l'argent récolté payer un écrivain public pour lui dicter une lettre au Père Noël. Une jolie réalisation fort poétique...

Photo Catherine Cabrol

L'exposition de Catherine Cabrol : Blessures de femmes, traduites en 32 photos en noir et blanc, accompagnées de textes/témoignages tous plus bouleversants les uns que les autres. Catherine Cabrol, scandalisée par la mort de Marie Trintignant se confie : « loin de l'image courante de la femme victime je les incite à relever la tête au contraire, à nous faire face, à visage ouvert, avec pudeur et féminité ». Et d'ajouter : « il y a des moments où prendre en photo, c'est prendre dans les bras ». Et en effet ce qui frappe en contemplant tous ces visages c'est l'extrême pudeur et la grande tenue de toutes ces femmes violentées : Coumba, Malienne excisée à 12 ans avec une vingtaine d'autres fillettes, Stéphanie, 20 ans, femme battue, Ghislaine et Véronique, deux jumelles violées par leur père de 8 à 12 ans, Jana, Croate a fui son père, puis drogue et prostitution; elle s'en sort grâce à un jeune client qui la sauve de cet enfer ; Émilie, violentée physiquement et moralement par sa mère de 5 ans à 14 ans, mère qui se suicide ; elle suit une thérapie par la musique, la lecture, se sent optimiste, est amoureuse. Isabelle, violée par son père de 6 ans à 9 ans, les parents se séparent et à 11 ans l'inceste devient de plus en plus violent. Enfin son père la prostitue, l'échange dans un réseau d'adultes : « je voudrais qu'on introduise le mot inceste dans le code pénal ».

CULTURE FILMS DE FEMMES

● La présence de Mira Mair, réalisatrice, venue présenter en avant-première son dernier film *The Namesake* et celle de Charlotte Rampling, comédienne, invitée d'honneur du Festival :

Mira Mair: *The Namesake* (*Un nom pour un autre*) est projeté en sa présence. Ce film adapté du best-seller de Jhumpa Lahiri (Prix Pullitzer) se passe à Calcutta et à New York. La réalisatrice nous dit le déchirement qu'il y a à vivre dans un pays autre que le sien, elle a quitté l'Inde depuis longtemps et a la chance de vivre dans plusieurs pays

ce qui au début est troublant, mais après l'on s'y fait. Elle a toujours en tête cette phrase « Prends ton oreiller et une couverture pour parcourir le monde ». Dans *Un nom pour un autre* elle a voulu « faire un film d'une grande pureté ». Elle nous conte l'histoire de Gogol, fils de Ashoke, qui tente de s'adapter à sa double culture. Il vit à New York, est amoureux d'une américaine et rejette ses origines. Mais son père meurt et la période de deuil qu'il vit le ramène à sa vraie culture. Il rencontre alors une jeune Bengalie et s'en éprend. Leur relation cependant est vouée à l'échec. Un film sur le mal du pays très touchant. Mira Mair, très chaleureuse nous dit « qu'il faut vivre le moment présent et donner tout ce que l'on a », puis elle conclut « la nostalgie est une émotion utile ».



Photo New Yorke



Charlotte Rampling

Actuellement au théâtre à Paris dans *La Danse de mort* de Strindberg, Charlotte Rampling était l'invitée d'honneur de ce 29^e Festival et c'est avec une grande

simplicité qu'elle s'est d'abord prêtée aux photographes qui l'ont « bombardée » de toutes parts et s'est installée parmi nous pour assister à la projection d'un de ses films qu'elle avait choisi pour cette soirée spéciale : *Sous le sable* (2001) de François Ozon. Un film que l'on a revu avec plaisir même si ce n'est pas l'un de mes préférés. Elle y est très belle et très énigmatique.

Charlotte Rampling nous confie que ce film est basé sur une histoire vraie qu'a vécue Ozon vers 15/16 ans, histoire qui l'a hanté toute sa vie. Elle vient de terminer avec lui *Angel* et nous assure que s'il est vrai qu'elle a traversé une période difficile, depuis quelques années elle est revenue au cinéma (qu'elle voulait quitter) car elle ne sait rien faire d'autre! « La question, c'est de savoir comment traverser la vie sans être totalement détruit par elle. Ce que l'être humain doit encaisser c'est quand même assez incroyable! » Pour le Festival elle avait proposé sept de ses films dont notamment *Les clés de la maison*, de Gianni Amelio qui évoque la relation parent/enfant handicapé. L'actrice a accepté de faire ce « film délicat pour le travail et l'engagement qu'il représentait ». Belle réalisation et belle présence de Charlotte Rampling face à deux jeunes vrais handicapés extraordinaires. Face au public de Créteil qu'elle a déjà rencontré en 1995 l'actrice se montre très amicale, très accessible et sa prestation soulève de vifs applaudissements.

Le cinéma britannique « So british » et le débat Les réalisatrices britanniques ont présenté une quarantaine de films qui s'attaquent à des thèmes très forts tels le racisme dans l'excellent et terrible A way of life d'Amma Asante, le chômage dans Une belle journée de Gaby Dellal et The Scar du collectif Amber, des femmes en lutte dans le formidable Sisters in Law de Kim Longinotto coréalisé avec Florence Ayisi, le deuil dans le très efficace Under the Skin de Carine Adler, l'inconscience d'une jeune mère célibataire dans Wasp de Andrea Arnold, la tradition dans le très joyeux Bhaji, une ballade à Blackpool de Gurinder Chaha, le lesbianisme et la tolérance dans le très sympathique Nina's Heavenly Delights de Prathiba Pamar, et Yes de Sally Potter, un film entièrement écrit en alexandrins dont l'enjeu a été de mettre face à face l'Orient et l'Occident et d'évoquer quelques unes des plus importantes sources de conflits de notre génération : la religion, la politique et le sexe. L'acteur Simon Abkarian, lui-même libanais, a expliqué au cours de la conférence de presse du 22 février que Yes est « une histoire d'amour ancrée dans les problèmes de tolérance, de différence. Il s'agit d'approcher l'autre, c'est une réflexion sur notre engagement au quotidien et il convient de rester vigilants et d'instaurer le respect. Une œuvre d'art, ajoute-t-il doit parvenir par métaphore à donner les reflets du monde dans lequel nous vivons ». Un très beau film qui mène une réflexion sur notre engagement au quotidien. Sally Potter, qui n'a pu se libérer pour le Festival travaille actuellement sur un autre film avec Simon Abkarian. Il abordera la précarité dans les relations humaines.

Le débat animé par Jackie Buet proposait, en présence de nombreuses réalisatrices et du producteur de Sally Potter un état des lieux du cinéma britannique. Il semblerait que depuis une dizaine d'années les choses s'améliorent grâce souvent aux nouvelles technologies même si d'après le producteur de Sally Potter rien n'a changé. Toutefois l'on n'observe pas de véritables carrières et il demeure toujours très difficile de faire un second film après un premier. Mais cela est également vrai pour les réalisateurs. Jackie Buet complimente les réalisatrices car « elles ont réussi à ne pas trahir leur désir profond d'être dans l'originalité ». « Vous gardez, ajoute-t-elle, l'héritage du cinéma expérimental, un travail de conception qui l'intègre, alors que les réalisatrices françaises cèdent plus au conventionnel ». Pour Jackie Buet le cinéma britannique est « sucré/salé ». Une bonne nouvelle : l'arrivée du numérique ouvre de beaux horizons au cinéma en général.



So british

Hommage à Marie Mandy

La réalisatrice a eu une enfance et adolescence à problèmes, une mère qui ne parlait pas des choses de la vie. C'est en se souvenant de ces carences qu'elle a entrepris de s'adresser à la jeunesse en lui proposant trois excellents courts métrages portant sur l'homosexualité : Comment le dire à sa mère, sur la sexualité : Les seins ont commencé petits, sur le suicide; J'voulais pas mourir, juste me tuer.

Judith Butler, philosophe en tous genres, un percutant et très sympathique portrait de la philosophe, de Paule Zajdermann.





Grand prix du jury, meilleur long métrage fiction How is your fish today? de Xiaolu Guo

Bien évidemment dans une manifestation qui propose tant de richesses l'on ne peut toutes les évoquer. Toutefois ce 29° Festival était de qualité, ce furent dix jours bien remplis avec des rencontres intéressantes, un public pas assez nombreux mais une jeunesse assidue vouée à prendre la relève. À ce propos je dois dire mon admiration pour Jackie Buet qui aime cette jeunesse et la réunit « en piscine » après la projection des films et tente de la faire s'exprimer sur le 7° Art et tout ce qu'il peut traduire. Une sacrée gageure qui demande beaucoup de patience et d'abnégation. Bravo à toute l'équipe et à l'année prochaine!

Jacqueline Pasquier



n°831 - 8 mars 200

« LE FORUM SOCIAL DU JEUDI » La société des femmes à l'écran

Dans quelques jours, le 29è festival international de films de femmes déroulera ses pellicules de création et de désir, parfois d'oppression. Cent quarante films au total mêlant intime et politique, engagement, poésie et transmission. Des « pépites d'image » pour « éveiller nos regards et nous rappeler que l'image est une écriture sur le monde ».



ous revisiterons les espaces intergénérationnels, les rapports sociaux et de sexe »... Joliment placée cette année sous le signe du respect et des désirs, cette édition va plonger, du 23 mars au 1er avril, ses racines dans un contexte social, économique et humain (1).

Cinq espaces ouvriront des débats sur le respect, le racisme et le sexisme mais aussi sur les désirs ou les « nouvelles perspectives féministes ». Une expo de cinquante photos, Blessures de femmes (Catherine Cabrol), accompagnera des témoignages écrits. De même, un documentaire suivra l'« itinéraire d'un combat », celui de Ni putes ni soumises. Par ailleurs, une cinquantaine de films courts présentés par des vidéastes non professionnelles s'attachera au thème des âges. Toubib or not toubib, médecins d'ici venus d'ailleurs (Béatrice Jalbert, 2006, 59 min 30) s'intéresse, lui, à un sujet ignoré au cinéma, les six mille médecins étrangers travaillant en France. Démarche originale aussi, La Traversée (Élisabeth Leuvrey, 2006, 55 min), recueillant des paroles « de sans histoire » et de « sans voix » sur un entre-deux, lors de vingt traversées de ferry entre la France et l'Algérie... Avant le festival, un stage de formation avait été proposé aux enseignants en vue d'écrire un comprin la filmer et la mon-

ter. Un partenariat s'est également monté avec les MJC et les centres sociaux. Trois films ont été réalisés avec des adolescent(e)s: l'un sur la puberté, Les seins aussi ont commencé petits, un autre sur l'homosexualité, Comment le dire à sa mère?, le dernier sur le suicide, J'voulais pas mourir, juste me tuer. Dans un longmétrage nommé Desire (Julia Gustafson, États-Unis, 2005, 84 min), la cinéaste fait travailler en atelier vidéo des adolescentes sur les thèmes de la grossesse et de la maternité. Trois jurys composés de collégiens et de lycéens leur permettront de juger dix longs métrages documentaires. Des ateliers d'initiation aux métiers du cinéma sont prévus de même que des séances conçues pour les jeunes.

Les cent quarante films proposés sont traversés de problématiques familiales, sociétales, sexuelles, environnementales ou artistiques. Les luttes, la danse, l'économie solidaire, l'exil et l'immigration, le désir et l'amour seront à l'écran.

Un panorama de cinquante-quatre films

Un festival placé sous le signe du respect et des désirs

permettra de mieux découvrir la jeune génération des réalisatrices britanniques « So british! ». Ainsi le documentaire Sisters in law (voir page 15); ou la cinéaste britannique Sally Potter, avec la projection de quatre de ses films : à ne pas louper, le magnifique Yes, jamais encore diffusé en France et projeté à la présentation du FFF, hymne puissamment original à l'intelligence et à la passion sous forme

d'une brûlante rencontre entre une Irlandaise et un Libanais (« j'ai senti un besoin urgent de répondre à la rapide diabolisation du monde arabe en Occident », explique la créatrice).

Dans un édifiant court-métrage, Les hommes s'en souviendront (Valérie Muller, France, 2006, 9 min), une réalisatrice raconte une journée dans la vie d'une femme: le 26 novembre 1974, quelques heures avant la présentation à l'Assemblée nationale du projet de loi pour l'IVG, Simone Veil se prépare comme un torero avant d'entrer dans l'arène... Sociologue et réalisatrice, Brigitte Lemaine (portrait dans LS n° 789) présentera son dernier documentaire, La face sombre de l'humanité (2).

En outre, quelques hommages particuliers seront rendus, dont l'un à Mira Nair, réalisatrice de Salaam Bombay!, avec cinq films (en avant-première, sa dernière œuvre, The namesake), ou à Charlotte Rampling, « la plus british des actrices françaises... ou l'inverse »...

Neuf prix seront décernés par un jury de sept professionnels du cinéma (quatre femmes, trois hommes). Cet éventail prix du jury, du public, du court-métrage francophone, etc — distingueront des longs et courts métrages de fiction et documentaires français ou étrangers.

Et le FFF aura trente ans en 2008 : la prochaine édition promet aussi d'être brillante.

Joël Plantet

(1) AFIFF - Place Salvador Allende - 94000 Créteil. Tél. 01 49 80 38 98. www.filmsdefemmes.com (2) Son film Témoins sourds, témoins silencieux sort début mai en salles et en DVD.

Sexe, genre et travail social

« De quelle facon les rapports sociaux de sexe interviennent-ils sur la formulation des questions sociales, les politiques sociales, les pratiques du travail social et les formations aux métiers du social? L'action sociale ne peut pas faire l'économie de ce questionnement », s'interrogera fin mars un séminaire à l'École supérieure de travail social (ETSUP), sous forme de recherche-action dont les résultats seront communiqués début 2008 (1). Sociologues et formateurs interviendront sur la féminisation des métiers du social, les difficultés à faire vivre des espaces de mixité, les orientations « genrées » des usagers sur les différents dispositifs.

(1) ETSUP - 8 Villa du parc Montsouris - 75014 Paris. Tél. 01 44 16 81 92 - www.etsup.com



75007 PARIS - 01 44 39 11 11

Rencontre

- Page 1/3

MIRA NAIR

Je ne fais pas de jolis petits films délicats

Hollywood lui a ouvert grand ses portes. Bollywood la vénère. A Harry Potter, la réalisatrice de Salaam Bombay a préféré l'œuvre du prix Pulitzer Jhumpa Lahiri. A la veille de la sortie d'Un nom pour un autre*, rencontre à Bombay.

Par notre envoyée spéciale Barbara Lambert Photos Antonio Martinelli

ous tournez actuellement une fiction courte format Bollywood ce qui chez vous est assez exceptionnel dans le cadre d'une campagne de lutte contre le sida en Inde financée par Bill Gates. Avez-vous toujours les Indiens à l'esprit quand vous démarrez un film? Pas toujours, non. Prenez Vanity Fair: je savais qu'un film adapté de William Thackeray, avec Reese Witherspoon, n'intéresserait pas a priori le public indien. De la même façon, quand j'ai fait Mississipi Masala, avec Denzel Washington, je savais qu'il n'y avait pas en Inde de multiplexes susceptibles de diffuser ce type de films, mais cela ne m'a pas empêchée de le réaliser. Tout dépend des projets, en fait...
Vous avez refusé d'adapter le cinquième épisode

d'« Harry Potter ». Pourquoi?

Parce que d'autres que moi auraient pu le faire. J'ai préféré me

consacter à l'adaptation d'*Un nom pour un autre* de la romancière indienne Jhumpa Lahiri (prix Pulitzer 2000, ndlr). J'avais le sentiment que cette histoire était vraiment pour moi.

Pourquoi, à l'inverse, avoir dit oui à « Shantaram », cette superproduction hollywoodienne dont vous devez démarrer le tournage à la fin de l'année?

Dans ce film, il est question du rapport de l'Orient à l'Occi-

dent, et du passage de l'un à l'autre. Cette problématique m'est proche, car je vis dans ces deux mondes à la fois et je les comprends autant l'un que l'autre. Il est logique que j'exprime des choses sur le sujet. Cette histoire, je l'espère, va intéresser le monde entier. Beaucoup d'éléments jouent en ma faveur: le livre de Gregory David Roberts dont il est inspiré est un best-seller international et Johnny Depp, qui doit incarner le héros, une star interplanétaire! Il ne reste plus qu'à le faire...

Vous considérez-vous comme une réalisatrice indienne? Je suis réalisatrice d'abord et avant tout. Je suis heureuse et fière d'être indienne. Mon pays, sa culture, m'influencent indéniablement: je ne ferais pas les mêmes films, je ne les tournerais pas de la même manière si je n'étais pas indienne. Mais avec le temps, force est de reconnaître que je suis aussi devenue la fille d'un autre pays, l'Ouganda, où je vis avec mon mari et mon fils. Mon sentiment d'appartenance à l'Inde reste plus fort, bien sûr, mais je ne peux pas non plus dénier l'importance de l'Ouganda à mes yeux. C'est un lieu intime, c'est là que je me ressource. Ma maison, mon jardin sont là – j'ai de magnifiques bambous noirs et jaunes, que j'adore! Tous les matins, je regarde pousser mes fleurs, je les change de place quand je vois qu'elles ne s'épanouissent pas. Je navigue entre deux mondes – trois, avec New York où je passe une partie de l'année

28MARS/03AVR07

Hebdomadaire Paris OJD : 222263

Surface approx. (cm²): 1313



142 RUE DU BAC 75007 PARIS - 01 44 39 11 11

Page 2/3 «JE SUIS DEVENUE LA FILLE D'UN AUTRE PAYS»

Mira Nair sur le tournage
de «Migration», début fevner,
a une centaine de kilomètres au nord de Bombay.

La réalisatrice partage son existence entre l'Inde, les États-Unis et l'Ouganda où vivent son marinte esse life Zohran. et son fils Zohran.

28MARS/03AVR07

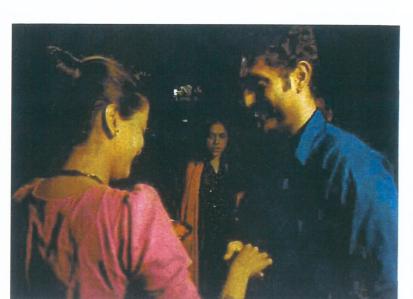
Hebdomadaire Paris OJD: 222263

Page 3/3

Surface approx. (cm²): 1313



Rencontre MIRA NAIR



POUR LUTTER CONTRE LE SIDA Raima Sen (de dos) et Shiny Ahuja sont les heros de Migration fiction courte realisee

par Mira dans le cadre d'une campagne de lutte contre le sida financee par la fondation Bill et Melinda Gates. Ce film a ete en partie tourne dans un village du Maharashtra. Mira Nair (a droite) pres du directeur de la photographie. Jay J. Odedra

pour mon travail II est indispensable que le passage de l'un à l'autre se fasse dans la fluidité Cela suppose d'avoir un point d'ancrage Pour moi, c'est ma famille Mais cela reste un privilège d'être indien Notre culture est si riche! Je n'en ai percé que la couche superficielle! Voyez le chant classique indien—ma passion cela vous emmène si loin, c'est tellement profond! J'ai beau m'y consacrer plusieurs heures par semaine, je n'y connais pour ainsi dire toujours rien Dans Un nom pour un autre, je tenais à ce qu'Ashima chante— j'ai le rêve de pouvoir un jour comme elle chanter en indien sur un toit

Il y a beaucoup de femmes sur vos tournages... Faites-vous des films féminins?

Pas seulement Dans Salaam Bombay ou d'autres films, il y a une certaine brutalité, mêlée de tendresse, il est vrai Je ne fais pas de jolis petits films délicats. J'ai grandi entourée d'hommes j'étais la seule fille au milieu de plusieurs frères. Je jouais au cricket, j'étais très garçon manqué, ce qui fait qu'aujourd'hui, je m'entends bien avec les hommes. Je ne choisis pas de travailler avec des femmes. Je choisis les meilleurs—et aujourd'hui, je sais que nous les femmes, nous sommes meilleures dans beaucoup de domaines (rires)! Cela reste un travail d'équipe. c'est l'équipe qui fait tout. Je fais en sorte qu'elle travaille en harmonie on y gagne beaucoup en énergie. Tous ensemble, nous formons une sorte de famille—nos enfants, d'ailleurs, ont grandi ensemble...



De quels personnages vous sentez-vous

la plus proche dans « Un nom pour un autre »?

Du père et de la mère Même si je ne suis pas, comme eux, une « immigrée », mes racines sont en Inde, mais j'ai fait mes études aux États-Unis où je vis une partie de l'année S'ils me touchent tant, c'est en raison de l'amour qui les lie—un amour qui ne se dit pas, à aucun moment, né d'un mariage forcé, et pourtant bien réel, absolu, magnifique Cette relation n'est pas sans me rappeler celle de mon père avec ma belle-mère, qui vient de mourir Si j'ai fait ce film, c'est aussi en son souvenir •

*«Un nom pour un autre», d'apres le roman de Jhumpa Lahin (Robert Laffont), sur les ecrans, le 28 mars Le 29^e Festival international de films de femmes de Creteil rend hommage a Mira Nair jusqu'au 1^{er} avril Rens www filmsdefemmes.com

Retrouvez aussi dans Images du monde n° 4 un reportage sur «Mira Nair, la lionne du Penjab»



Page 1/4

Comment défendre les droits des femmes migrantes?

De plus en plus nombreuses, les femmes migrantes sont confrontées à des difficultés spécifiques. De l'obtention du droit d'asile à celui d'un statut de résidence autonome, plusieurs associations se mobilisent pour garantir leurs droits.

lles sont au moins une vingtaine à défiler ce soir-là à la permanence hebdomadaire du Rajfire (Réseau pour l'autonomie des femmes immigrées et réfugiées). Africaines, Maghrébines, Sud-Américaines, Turques ou Asiatiques... les femmes viennent chercher ici un soutien, une assistance, parfois un dernier recours. « Notre association a pour but de défendre les droits des femmes étrangères en France. En les aidant dans leurs démarches mais aussi en participant à des manifestations, en organisant des pièces de théâtre... », explique Claudie Lesselier, militante de l'association, à celles qui viennent pour la première fois.

Dans le petit bureau attenant à la salle principale, une autre bénévole tente de trouver un hébergement pour la nuit à une jeune Nigériane de 18 ans, qui vient d'être mise à la porte de son foyer. Autre continent, autre histoire. Claudia*, d'origine mexicaine, vient de se pacser avec un Français. Sans papier depuis quatre ans, elle voudrait savoir si elle peut désormais faire une demande de régularisation. Anna Maria est angolaise. Le renouvellement de son récépissé (autorisation provisoire de séjour) vient de lui être refusé. Katia, elle, a des papiers en règle. Mais le dossier de regroupement familial qu'elle a déposé pour faire venir son mari du Maroc a été rejeté.
Trouver du travail et s'émanciper

Comme Claudia, Anna Maria et Katia, les femmes sont de plus en plus nombreuses à migrer à travers le monde. Selon le rapport du Fonds des Nations unies pour la population (Unfpa), publié en septembre 2006, elles représentent aujourd'hui près la moitié (49,6 %) des migrants internationaux. En France également, la féminisation de la population immigrée (50,3 % de femmes en 2004*) traduit un afflux de migrantes. « C'est une réalité difficile à mesurer, notamment en raison de l'immigration clandestine, explique Stéphanie Condon, chercheuse à l'Ined (Institut national d'études démographiques). R. Bel gar

Mais lorsqu'on compare les recensements de 1990 et 1999, on constate que parmi les immigrés arrivés depuis 1990, les femmes sont majoritaires dans tous les grands groupes. » Cette évolution, amorcée dans les années 70 avec le regroupement familial qui succède à une immigration de travail essentiellement masculine, s'explique aussi par le développement des migrations féminines pour des raisons économiques. « On a tendance à ne percevoir les migrantes que comme les conjointes de travailleurs immigrés, analyse Claudie Lesselier. C'est un stéréotype. De nombreuses femmes migrent seules. Pour trouver du travail construire un meilleur, pour elles et leurs enfants. »

Mariages forcés, mutila-

tions sexuelles, crimes d'honneur... certaines fuient également les oppressions dont elles sont victimes dans leur pays. Chaque année, environ un tiers des demandeurs d'asile sont des femmes. Depuis la fin des années 90, les persécutions spécifiques dont elles sont l'objet sont mieux prises en compte, mais des difficultés subsistent. « Les mutilations sexuelles ou le mariage forcé sont davantage reconnus, explique Morgan Gueguen, responsable de la permanence destinée aux femmes étrangères victimes de violence à la Cimade. Mais une femme, qui subit de graves persécutions dans son pays parce qu'elle cherche à s'émanciper ou que son mode de vie n'est pas conforme aux normes sociales, n'aura pas forcément gain de cause. »

Un statut de dépendance

Plus nombreuses, migrantes sont également plus vulnérables, exposées en tant que femmes à des risques spécifiques. En France, les lois relatives au séjour des immigrés mettent notamment celles qui viennent rejoindre un conjoint français ou étranger dans une situation de dépendance extrême. Le titre de séjour provisoire qu'elles obtiennent pendant trois ans (et qu'elles doivent faire renouveler chaque année) est en effet tributaire d'une communauté de vie entre époux.

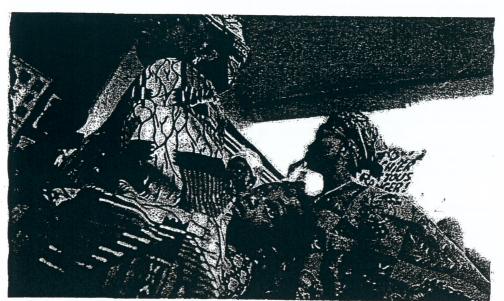
En cas de séparation ou de divorce, elles perdent donc tout droit au séjour. « Cette condition de vie commune les place dans des situations très

difficiles, explique Morgane Gueguen. Nous rencontrons beaucoup de cas de violences conjugales, où les femmes n'osent pas quitter leur mari car elles craignent de perdre leurs papiers. » Lorsqu'elle arrive en France à 19 ans pour rejoindre celui qu'elle vient d'épouser au Maroc, Nezha n'imagine pas ce qui l'attend. « Mon mari m'avait promis que je pourrais continuer mes études mais ma belle-famille s'y est opposée. Ils voulaient que je reste à la maison et m'ont obligé à porter le foulard. » Comme elle refuse, ils la frappent. Elle ne porte pas plainte. « Je ne connaissais pas ce pays et je ne savais pas comment faire. » Finalement, elle est mise à la porte de chez elle, séparée de force, sans papiers et sans attaches. « Je ne peux pas retourner au Maroc. Une femme divorcée est très mal vue là-bas. Mes parents savent que ce n'est pas ma faute mais ils ont peur de ce que les gens diront. »

La législation s'est partiellement adaptée à cette réalité. Depuis la loi du 26 novembre 2003, les femmes qui quittent leur mari suite à des violences conjugales peuvent obtenir sur décision du préfet le renouvellement de leur titre de séjour. « C'est une avancée, concède Morgan Gueguen, mais cela ne résout pas le problème. D'une part parce que les femmes hésitent à porter plainte mais aussi parce que le cas des maltraitances morales est rarement pris en compte. Or être dénigrée au quotidien, empêchée de sortir et menacée est une réelle violence. »

43005 LE PUY CEDEX - 04 71 02 91 41

Page 2/4



Le 18 septembre dernier des femmes d'origine africaine manifestent devant un commissariat de la région parisienne, pour protester contre une expuision. (Photo AFP) Rekia, Algérienne, a connu

ce calvaire. « Je suis arrivée avec un visa de tourisme car mon mari m'a fait croire qu'il serait plus facile d'obtenir mes papiers une fois sur place plutôt que de procéder au regroupement familial. » En situation illégale, la jeune femme n'a aucun moyen de protester quand elle découvre que son

nouvel époux a déjà été marié plusieurs fois, qu'il fréquente une autre femme et qu'il la laisse sans un sou. « J'étais obligée de tout accepter. Il me menaçait d'appeler la police dès que je disais un mot. » Rekia perd dix kilos et traverse, après avoir été jetée de chez elle, une longue phase de dépression.

Aujourd'hui, elle tente de se reconstruire. « Je n'ai toujours pas de papiers et j'ai peur dès que je prends le métro. Mais le plus difficile à vivre est que mon mari n'a pas été puni par la justice pour ce qu'il a fait. Il pourra recommencer avec d'autres. Je savais qu'en Algérie, la femme n'avait aucun droit mais je pensais qu'en France, elle était protégée. » Comme Nezha et Rekia, de nombreuses femmes se retrouvent prises au piège de réglementations qui les enferment dans l'enfer conjugal. « Toutes les histoires ne se passent bien sûr pas comme ça, admet Claudie Lesselier. Mais cette dépendance administrative favorise ces situations. Pour y mettre fin, les femmes doivent obtenir un statut de résidence autonome, qui ne les place pas sous l'emprise de leur mari. Laetitia Møller

* Certains prénoms ont été changés

^{**} Source Insee

Page 3/4

Quelques associations

Pour aller plus loin

Créé en 1998, le Rajfire (Réseau pour l'autonomie des femmes immigrées et réfugiées) est un collectif féministe qui lutte pour les droits des femmes étrangères, immigrées et réfugiées. Tél. : 01.44.75.51.27 – http://maisondesfemmes.free.fr/rajfire.htm

La Cimade est une association œcuménique créée en 1939. L'une de ses missions essentielles consiste à accueillir, orienter et défendre les étrangers confrontés à des difficultés administratives. Elle est présente dans toute la France grâce à une soixantaine de groupes locaux. Depuis 2004, elle a ouvert une permanence spécifique pour les femmes étrangères victimes de violence. Tél.: 01.44.18.60.50 – www.cimade.org

L'association Femmes de la terre soutient les femmes étrangères en difficulté depuis sa création en 1992, en leur apportant notamment une assistance juridique. Tél.: 01.48.06.03.34

A lire

«Votre voisin n'a pas de papiers » Paroles d'étrangers, Cimade, éditions La Fabrique, 15 euros.

Atlas des migrations dans le monde, Catherine Wihtol De Wenden, éditions Autrement, 14,95 euros.

A suivre

Les Vidéo femmes de Créteil

Lancées en 2000, les Vidéo Femmes de Créteil sont des ateliers qui permettent aux femmes de banlieue de s'initier à la vidéo. À l'origine de cette initiative: Martine Delpon, chargée des relations publiques du Festival international de films de femmes de Créteil. « En 1995, j'ai eu envie de développer une action en direction des femmes des quartiers, qui ont trop peu accès à la culture », raconte-t-elle. Elle organise d'abord des projections de films gratuites dans un cinéma de quartier puis lance, grâce à des financements obtenus dans le cadre des contrats de ville, des stages vidéo une fois par an.

Sous la conduite de professionnels, les femmes apprennent à utiliser une caméra, à construire des scénarios et surtout à raconter leur histoire en images. « C'est un outil formidable qui leur permet de s'exprimer, de valoriser leur culture et de prendre confiance en elles », poursuit Martine Delpon. Motivée par le succès que remportent ces premiers stages, elle décide de poursuivre l'expérience en organisant des ateliers réguliers. Une fois par mois, un groupe d'une dizaine de femmes se réunit pour filmer leur quartier ou mettre en scène leur quotidien : les secrets de beauté de Fatou, le rêve de jouer au foot de Fatma ou l'obtention des papiers de Zenabou... Et au final, une belle aventure humaine.

Contact: Martine Delpon: 01.49.80.39.72 - http://video-femmes.blogspot.com

Dominique GERBAUD

43005 LE PUY CEDEX - 04 71 02 91 41

Page 4/4

« Les migrants sont des passerelles entre les cultures »

Le P. Bernard Fontaine est le directeur national de la Pastorale des migrants et des gens du voyage.

Entretien

Quelle est la mission de la Pastorale des migrants?

P. Bernard Fontaine: Il s'agit d'un des services de l'Église de France et sa mission lui est confiée par les évêques. Elle consiste d'abord à témoigner à tous les migrants de la sollicitude de L'Église et des chrétiens à leur égard. Son rôle est également de permettre à ceux qui sont de confession chrétienne de vivre pleinement leur foi selon leur culture d'origine, en organisant par exemple des célébrations dans leur langue. Le troisième volet de notre action est d'accompagner les migrants dans leur insertion, en soutenant notamment toutes les initiatives destinées à améliorer leur accueil.

- - Le thème de la Journée mondiale du migrant et du réfugié pour l'Église catholique qui aura lieu le 14 janvier 2007 est: « Elargis ton regard jusqu'au pays de

- Aujourd'hui, nous sentons bien que le regard porté sur l'autre est marqué par une certaine peur. Les difficultés économiques, le chômage et la précarisation des emplois entraînent des attitudes de repli. Le thème de cette journée est donc une invitation à faire confiance, à élargir son point de vue jusqu'au pays de l'autre, c'est-à-dire à l'interroger sur les raisons qui l'ont poussé à venir ici. C'est de cette façon que nous pourrons mieux comprendre les mécanismes de la migration. Les migrants ne prennent pas le chemin de l'exil de gaieté de cœur. La majorité quittent leur pays pour des raisons économiques. Certains fuient des zones de conflit, d'autres une oppression politique. En ce sens, ils sont les baromètres de ce qui se passe au niveau mondial. Il faut voir à travers eux le poumon du monde.

- Elargir son regard, n'estce pas aussi voir la richesse qu'ils peuvent apporter à notre société?

- C'est un point de vue que nous cherchons à développer. Tous les textes des papes abordent la migration sous l'angle d'une richesse, d'un échange entre les peuples. Les migrants sont des passerelles, ils ont une expérience, une histoire à raconter, ils peuvent contribuer à ouvrir notre culture. On se rend compte par exemple qu'ils apportent souvent un nouveau dynamisme dans les communautés chrétiennes, notamment dans certains quartiers où les paroisses sont en vieillissement. La migration permet d'expérimenter le concept de fraternité universelle.

- Le rôle de l'Église n'est-il pas également d'interpeller les pouvoirs publics sur leur situation?

- Cela est en effet de notre responsabilité. D'abord parce que la façon dont nous accueillons les migrants renvoie au message de l'Évangile : « J'étais étranger et vous m'avez accueilli. » Mais nous devons aussi intervenir publiquement quand nous estimons qu'il y a un problème. Cela a été récemment le cas à propos des lois Sarkozy sur l'immigration.

Les chrétiens se sont mobilisés pour dire que dans ce projet de loi, certains droits fondamentaux étaient remis en cause et les évêques ont adressé une lettre au premier ministre pour lui faire part de leurs réserves. L'Église doit témoigner qu'il est possible de faire les choses autrement. Ce n'est pas seulement une question d'accueil immédiat mais une façon concrète de mettre en œuvre la rencontre des peuples et de proposer un nouvel art de vivre ensemble. Notre avenir n'est pas Babel, c'est la Pentecôte.

Recueilli par Lætitia Moller